

Il y a des villes dont le destin vous lie à vie,

pour peu que vous ayez tenté d'y réfléchir et d'infléchir ce qu'il allait en advenir. Ce fut mon cas, il y a trente ans, très modestement, à Rabat, au sein d'une équipe qui travaillait sur le Schéma-directeur. J'y suis revenue, à peu près tous les cinq ans, en passager, chercheur ou flâneur. C'est la dernière « ville re-visitée », il y a un mois, que je voudrais raconter. Ce récit est le fruit d'un mélange concentré d'arpentage répété, d'échanges verbaux, provoqués ou spontanés, de visites institutionnelles, tout cela dans une durée relativement brève. Le visible cependant en reste le fil-directeur.

On arrive; l'avion survole une terre sableuse rouge, où nous atterrissons. Nous descendons la passerelle de l'avion, à 100 mètres à peine de l'entrée de l'aéroport, et nous marchons vers le hall, cheveux au vent. Plein de monde attend devant la porte vitrée, militaires, policiers, « costumes civils »; cela me surprend, je me retourne pour identifier quelle est la personnalité officielle que l'on attend, mais rien de spécial. Un homme d'une soixantaine d'années, très respectable, en civil, me salue, comme s'il était mon hôte; j'ai très vite l'impression qu'en fait, tous ces hommes qui attendent sont autant là dans un rituel de bienvenue que de surveillance: on vient attendre l'avion de Paris, qui arrive une fois par jour et on l'accueille quasiment à ses pieds.

Nous pénétrons dans le hall; là, d'autres gens attendent, les privilégiés qui ont la faveur de pénétrer dans l'antre banalisée, l'entre-deux où l'on se dédouane d'arriver d'un pays étranger: ce sont

des amis, parents, qui peuvent embrasser les leurs, les accompagner dans leurs démarches administratives ; pourquoi cette faveur ? La jeune fille, assise à mes côtés pendant le voyage, à l'allure branchée, djellaba noire re-*designée* entre élégance et négligé, chewing-gum, mots croisés, est attendue par une femme, qui lui ressemble, sans le sourire clignotant des yeux ; sa soeur ? L'attente aux guichets de police en sera moins long, pour elles, à papoter, rire, se toucher. Pourquoi elle ?

Nous attendons à un poste de police ; c'est extrêmement lent ; un policier en civil, indéfini entre l'attente et le travail, devant le guichet, se fait l'intermédiaire et nous explique, par amabilité, que la jeune préposée est stagiaire. Nous en changeons ; l'agent est particulièrement efficace et en fait ainsi oublier sa mission, qui, malgré moi, m'angoisse toujours un peu. Nous arrivons aux bagages ; il y a des chariots, mais accompagnés de conducteurs, tous âgés et revêtus d'un uniforme, qui proposent leurs services, contre paiement ; eux aussi attendent, regardent, sourient.

C'est quelque chose que je remarquerai durant tout mon séjour et que je reconnais : cette espèce d'hésitation entre attente, désœuvrement et occupation professionnelle, le dénominateur commun étant quiétude, endormissement, soumission, sous-emploi. Rabat, la belle endormie, la protégée, la choyée, traverserait le temps, à en croire son modeste aéroport, inchangée, pendant que Casablanca, la frénétique, s'attribue la gloire du plus grand trafic aérien au Maroc. Un air de province dans cet aéroport, qui dessert pourtant une capitale politique, une agglomération de près de deux millions d'habitants, qui, malgré son extension, je le découvrirai plus tard, continuent à rentrer déjeuner chez eux, manger en famille, faire la petite sieste rituelle, du moins ceux qui circulent en voiture et qui n'hésitent pas à faire plus d'une heure de route, entre l'aller et le retour.

J'avais déjà décidé à Paris de mettre à profit mon jour d'arrivée qui était un jeudi, pour aller directement de l'aéroport au Souk el-Khemis, qui se tient aux limites de Salé, plus exactement à Kariat Oulad Moussa, tous les jeudis comme son nom l'indique. C'est un lieu que je fréquentais régulièrement il y a une trentaine d'années, lorsque j'habitais à Rabat. Dans mes souvenirs, cela m'évoquait l'entrée de la campagne dans la ville, les mouvements visibles à l'œil nu que cela provoque, femmes et hommes sur leurs ânes, mules, chevaux, carrioles, une campagne encore en frémissement sur les bords de la ville, encore habitée par des pas laborieux. Un marché où l'on vend encore bijoux, tapis, laines, objets animés, en plus bien sûr des légumes frais, viande, bestiaux... Plusieurs questions me taraudaient : la campagne pénètre-t-elle

toujours cette ville ? Comment ? Jusqu'où Rabat-Salé puise-t-elle ses ressources ? Jusqu'où repousse-t-elle ses limites ? L'histoire de ce souk est l'histoire de son « expulsion » périodique vers la « périphérie », suivant en cela l'avancée progressive de l'urbanisation sur la campagne : expulsion à l'extérieur des remparts de la médina de Salé, puis de la route de Meknès à la route de Kariat, puis prochainement vers la commune rurale de Sehoul. Jusqu'à quand et jusqu'où ? Où est la limite de la ville ?

Nous arrivons à la fin du marché, vers midi. Devant l'entrée, taxis, voitures, camionnettes, vendeurs de pois chiches et cacahuètes, un vendeur de cassettes, haut-parleur accroché au bout d'une perche de trois mètres qui émet de la musique berbère très fort. Nous rentrons ; en effet, c'est un marché ouvert, hebdomadaire, mais qui a une enceinte, donc une porte. Très vite, c'est le sentiment de pauvreté qui domine, avec celui de ne pas être à sa place. Nous ne sommes pas à l'aise, seuls Européens, peut-être seuls citoyens. Nous nous sentirons mieux plus tard, un panier à la main que nous achèterons et qu'on remplira de quelques tomates, oranges, dattes, du pain qu'une femme vend, comme beaucoup d'autres sur un petit étal ou à même le sol. Il y a beaucoup de vendeurs de légumes, de fruits, d'épices, de volailles, de viande, il y a de la quincaillerie, des fripes, énormément de fripes, des tapis en matière synthétique ; au fond du souk, pas très loin d'ailleurs de l'enceinte à bestiaux, de nombreuses grandes tentes où l'on grille de la viande, de toute sorte, où l'on fait du thé, où l'on vend du pain. Sous ces tentes, des gens mangent, des musiciens passent, violon, *bendir*, chanteur, ils officient deux ou trois minutes, juste de quoi obtenir quelques pièces ; des porteurs d'eau également agitent comme toujours leurs clochettes, on mendie en fait sous couvert de service.

Tous ces signes, qui m'auraient signifié, dans l'émotion, la vivacité d'une culture il y a quelques années, ne me touchent plus comme tels. La pauvreté me submerge. Nous sommes bien à la marge de la capitale ; le monde rural est là ; on peut imaginer aisément que les mêmes scènes se répètent à Temara, une autre limite de Rabat, à l'Ouest cette fois-ci, que les multiples convoitises, des riches et moins riches, rendent vulnérable.

Le plaisir de manger, boire du thé, n'est pas au rendez-vous. Pas de paix, trop d'inquiétude, de malaise. Finalement, nous partons, nous prenons un grand taxi ; nous assistons à un curieux partage des tâches entre le chauffeur de taxi, le racoleur — le taxi ne part que si ses sept places sont remplies et l'intérêt de tous est qu'il se remplisse vite — et l'encaisseur : c'est un sourd-muet, il pousse des cris ; il a tout du mendiant déguisé. Là encore, image éculée

de la Cour des Miracles, que j'ai envie de fuir. Je me sentirai quelques heures après plus en paix en médina de Salé, car l'épaisseur de l'histoire prend mieux en charge la pauvreté. Pourtant, ce sera la première fois que je vais éprouver, dans une médina, dans un souk, dans une *kisseria*, une impression physique d'étouffement, de réclusion; cet espace, que j'ai toujours considéré comme protégé, confortable, agréable, comme le raffinement spatial de l'art du commerce, m'apparaît comme un espace hors lumière, clos sur lui-même; pour peu que les clients le boudent, qu'est-ce que cet univers clos, a-temporel, protégé? Pour qui? L'univers de la petite place adjacente, Souk el-Ghazel, ouvert au ciel, est plus joyeux, plein de soleil, les gens vendent, achètent, ça rit. Les magnifiques bâtiments-monuments, un peu délabrés, rien moins.

Pour aller, en grand taxi, de Kariat à la médina de Salé, nous passons par Hay Salam, quartier tout neuf, qui n'en finit pas de s'étirer, c'est impressionnant. Je me rendrai compte, plus tard, que ce scénario se répète un peu partout, de façon beaucoup plus spectaculaire qu'il y a trente ans. Des promoteurs, grands et tout-petits, entrepreneurs, lotisseurs, privés ou publics, avec ou sans autorisation, font de Rabat-Salé, ainsi anachroniquement nommée, un énorme chantier, qui « agglomère » toutes sortes d'espaces, juxtaposés, entrecroisés, superposés, finis, pas finis, et concerne toutes sortes de communes, urbaines, rurales, Rabat-Hassan, El Youssoufia, Agdal-Ryad, Salé-Layayda, Salé-Tabriquet, Hssaïne, Témara, Aïn Aouda... La multiplicité des découpages administratifs et politiques complexifie la lecture.

La figure qui va le plus me frapper est celle qui mélange ou juxtapose bidonville et recasement et que je vais découvrir à Temara. Je prends le bus, le 17 sur les conseils de l'épicier qui m'apprend que la station du bus pour Temara est à deux minutes de chez moi; je me décide, je le prends, je le vis, bêtement, un peu comme une aventure; en fait, cela est rapide, le bus est un peu poussif, mais roule bien, il y a relativement peu de monde, alors que je craignais les bus bondés d'il y a vingt ans que je n'empruntais pas; il ne fait pas trop chaud, car la porte avant reste ouverte tout au long du trajet et la route qu'il suit est agréable; c'est une belle voie aux beaux, vieux et coloniaux eucalyptus, qui débouche à Temara-centre, progressivement annoncée par de nombreux bâtiments administratifs, neufs, de chaque côté de la voie. L'aménagement de ce « centre » est récent, places, trottoirs, lampadaires, arcades; ça fait plutôt centre de petite ville, bien organisée, bien tranquille; j'apprendrai plus tard et je le constaterai de mes yeux, que cet aménagement fait partie d'une opération inachevée, qu'il tient plus du décor, puisque derrière ces alignements, on a soit des terrains

vagues, soit des bidonvilles. Mon guide, un professionnel de l'urbanisme, qui connaît Temara sur le bout des doigts, et « pas seulement sur les plans », ajoute-t-il, me fait découvrir l'ampleur du phénomène, sans fausse honte ; nous savons sans nous le dire que nous partageons le même goût de la vérité : Temara est devenue la ville « dangereuse », inquiétante, sans doute la plus pauvre, avec la plus grande concentration de pauvres. Derrière la façade-décor s'étend un énorme bidonville, bordé d'échoppes qui longent la route, attirent beaucoup de monde et animent le lieu. Et puis vont commencer à alterner recasement, bidonvilles, recasement, bidonvilles. Le principe du recasement des bidonvillois repose sur la combinaison de lots distribués à des fins d'auto-construction et d'habitat collectif. Un autre principe, urbanistique celui-là, est l'alignement des immeubles collectifs, en façade, sur la route, qui devient de ce fait, avenue, boulevard, et qui donne un semblant d'urbanité ; derrière, un tissu plus vernaculaire ; certaines petites rues sont très paisibles, plutôt coquettes, petites maisons, petits volets, petites fleurs.

Tout d'un coup, j'entends : c'est une opération de recasement des *guichards*. Je sursaute, je me retrouve plongée en arrière avec une certaine émotion : les *guichards* sont des paysans, appartenant à une tribu dite *guiche*, qui, jusqu'à la décision du Schéma-directeur de 1970 d'ouvrir l'Ouest à l'urbanisation, avaient droit de jouissance des terres, dites *Guichs* elles aussi, dont ils vivaient et sur lesquelles ils vivaient. Suite à cette décision qui avait beaucoup marqué l'équipe du Schéma-directeur et, plus tard, l'urbanisation de l'agglomération, la majorité avait dû progressivement quitter les terres, après « indemnisation et recasement ». A la question que je pose : « Mais de quoi vivent-ils à présent maintenant qu'ils sont casés ? », il répond : « Ils mendient. » ; ils vivent cependant dans un joli petit quartier, bien propre. Tout est en ordre, apparemment. Ils restent encore quelques *guichards*, parsemés de-ci, de-là, dans le tissu urbanisé de Hay Ryad. Du balcon d'amis que j'irai voir plus tard, dans la soirée et qui habitent un des immeubles de très bon standing, j'apercevrai au soleil couchant un *guichard* rentrer ses vaches, dans un *douar* perdu dans les arbres et buissons ; il y a encore quelques familles qui vivent là, sans doute plus pour longtemps, sauf qu'ils sont devenus beaucoup plus exigeants sur les indemnités.

Mais que veut dire recaser ? Terme tellement banalisé qu'on n'entend plus sa violence : donner une case au sens africain ? Mais précisément, le bidonville est perçu par les autorités comme un habitat trop précaire, élémentaire, frustré et qu'on pourrait assimiler à une « case ». Mettre dans une case ? Comme on case quelqu'un dans la fonction publique, on le caserait dans un logement : mise

en ordre spatial et donc social ? Ou simplement règlement de cas ? Cela m'évoque fortement l'arbitraire d'une vie, de la forme de son abri.

De l'autre côté de la rive du Bou Regreg, à Salé, une autre figure domine, qui combine bidonville, recasement, et surtout habitat clandestin. Nous traversons, en voiture, le quartier clandestin Inbiat, qui veut dire renaissance en arabe ; nous empruntons une grande artère, artère majestueuse par sa longueur désespérée et cauchemardesque, car elle n'en finit pas. Sur ce boulevard Al Aïtem, du nom d'un savant arabe, « le pauvre », commente-t-on, une circulation intense de piétons, de vélos, de charrettes à chevaux, de voitures qui transportent personnes, marchandises ; nous avons d'ailleurs un accrochage, entre notre voiture et une charrette, qui arrache le rétroviseur ; la charrette bondée continue, les femmes et les enfants rient, nous sommes en colère et impuissants. Mais ce qui m'intrigue le plus, c'est l'aménagement de cette voie, qui ressemble à un boulevard de par sa largeur, son terre-plein central, ses doubles voies, ses lampadaires : par quel miracle cette emprise foncière importante a-t-elle été préservée malgré cette frénésie constructrice illégale ? La réponse ne me satisfait qu'à moitié : emprise publique pour passage d'oléoduc. Mais comment le lotisseur « clandestin » le sait-il ? Ne s'autorise-t-il pas toute illégalité ? Y aurait-il des hiérarchies dans l'occupation clandestine ? Ou alors que veut dire clandestin ?

On construit, on construit, et puis, en même temps, par ailleurs, ça se dégrade ; les temps s'entrechoquent. On assiste à une véritable course contre le temps, faire et ne pas laisser se défaire.

Seul le centre, du moins ce que jusque-là on désigne ainsi, ne semble pas, paradoxalement, pris dans la course en avant. Il est comme immobilisé. Peu de changements formels spectaculaires ; le centre colonial est toujours là, le marché central n'a pas bougé, ses bâtiments, un peu vieillissés, restent convenables ; bref, le plan Prost, avec ses équipements publics monumentaux, résiste ; très peu de concurrence du côté des buildings. La médina est fidèle à elle-même, pas de reconquête, pas de gentrification : on ne vend pas encore de *ryad* sur Internet. Le petit aménagement de la rue des Consuls, dans son débouché sur les Oudaïa déguisé en « passage parisien », est plus fait pour les nouveaux flots de touristes qui arrivent par car, régulièrement, toutes les demi-heures, que pour les *R'batis*.

La nouveauté, c'est la grande annonce au-dessus de l'entrée principale de la gare, qui de gare de Rabat est devenue gare de Rabat-ville ; je remarquerai, à mon retour de Casa un lundi matin que la majorité des voyageurs descendent en effet à la gare de l'Agdal ; sans doute, est-ce là qu'il y a maintenant les bureaux, les sièges sociaux, les commerces qui vont les accueillir pour

leur journée de travail ; c'est là aussi que le roi qui ne voyage plus qu'en train, vient le prendre ; une nouvelle place y a été aménagée, un hôtel ferme un des angles ; en face de la gare, s'élève un complexe résidentiel de moyen standing. La gare de Rabat a perdu de sa noblesse et de sa centralité, et peut-être tout simplement son centre.

Le centre est de plus en plus populaire. Jeunes, moins jeunes, hommes, femmes, en djellabas, en foulard, en habit banalement moderne le fréquentent ; mais ce n'est pas là que se trouve l'élite, la bourgeoisie, les intellectuels. Le centre est masse. C'est comme s'il y avait eu un nivellement social, centre pour petits fonctionnaires, pour familles populaires. L'impression est qu'il y a eu un réel déplacement du centre comme lieu de la « valeur » : beaucoup des magasins de luxe, les bonnes pâtisseries par exemple, y compris la chaîne Paul, les vêtements de marque, les librairies sont en plus grand nombre à l'Agdal, ancien quartier résidentiel qui s'est vertigineusement densifié. Les hôtels chics aussi sont là ; on vous y invite à prendre un verre dans les salons cossus et confortables. Les « gens bien » sont saturés du dysfonctionnement de la ville, saleté, trottoirs défoncés, non entretenus, circulation intense et anarchique, nous dit-on. « La bêtise gagne tous les jours ; les gens sont devenus irrespectueux ; ils s'en foutent des autres... il n'y a pas un jour où je ne sois agressé, moralement. », commente un ami qui nous conseille de prendre garde en traversant la rue. On nous parle d'un plan d'urbanisme idéal, d'une ville à étages, structurée autour de jardins et de points de vue, avec une composition sociale équilibrée, mais qui serait resté dans les tiroirs ; il n'est pas difficile de reconnaître très vite qu'il s'agit en fait du vieux plan de Prost, qui existe dans la réalité, mais qu'on ne veut ou ne peut plus reconnaître.

Comme souvent, la ville riche s'éloigne vers l'Ouest ; c'est là que se construiraient de nouvelles « urbanités ». Les désirs spéculatifs des nouveaux propriétaires des années 80 qui ont misé sur le centre pour l'instant ont perdu ; l'Agdal, Hay Ryad, le Souissi, sont plus rentables, sans aucun doute ; ce n'est pas au centre que se crée la valeur foncière. L'ancien directeur de la Société d'aménagement Ryad fait le point : « Les classes aisées ont déserté les centres de nos villes où il ne fait plus bon se promener, flâner et encore moins faire du shopping. Ce sont les couches populaires, qui, dans la ville d'aujourd'hui s'approprient l'espace public, se sentent valorisées par lui... Les conséquences pour la programmation du nouveau centre-ville de Hay Ryad ? Jeter les bases d'un nouveau brassage social, créer les conditions d'émergence de nouvelles solidarités. »

Hay Ryad est sans aucun doute un des événements urbains, d'initiative publique, les plus importants de ces dix dernières années,

avec plus tardivement Sala Jdida, toutes deux considérées comme des « villes nouvelles » ; à chacune sa rive. J'y retrouve l'immensité des terres *guichs* : occupation luxueuse de l'espace par des demeures luxueuses — on parle de « Souissi-bis » —, parsemées de quelques ensembles collectifs, destinés à de nombreux universitaires. Une volonté de composition urbanistique, dont un grand *mail*, qu'on retrouvera à Sala Jdida, des espaces verts, des espaces de jeux, un grand boulevard à terre-plein central, des services centraux déconcentrés, des mosquées qui poussent un peu partout, pas toujours au goût des riverains réveillés tôt. Très peu de petits commerces, rien de la magie de la mixité inventive que créent les petits épiciers et autres services en bas d'immeubles, dans les garages des maisons individuelles, dans tous les interstices que permet un urbanisme vernaculaire ou qui lui ressemble. La morphologie architecturale et urbaine aurait-elle été conçue de telle manière à exclure tout débordement qui pourrait déranger l'entre-soi ? Sur une des lisières, un supermarché vient de s'installer. A quand le nouveau centre ? Le soir, à 7 heures, tout cela est désespérément vide et je crains qu'il en soit de même dans la journée.

On n'a pas l'impression, à entendre les gens parler de leur vie quotidienne, tout au moins les universitaires, qu'ils habitent Hay Ryad ; ils font leurs courses en voiture, à l'Agdal ou au centre de la ville ; pour la plupart, ils travaillent en dehors du quartier, souvent submergés et tiraillés entre plusieurs activités. Les enfants vont de préférence dans une école privée du Souissi, quitte à passer deux à trois heures par jour dans les transports, collectifs ou familiaux, puisqu'ils rentrent déjeuner. A huit heures, tous les matins, commence le parcours des parents-combattants : emmener les enfants à l'école, les chercher à midi, les remmener, les rechercher ; je me rendrai compte très vite que c'est une des ponctuations principales des quotidiennetés des gens de notre milieu. Le dimanche, accompagnés des parents, les enfants vont au club, où il y a piscine, salle de gymnastique, restaurant ; ils peuvent y retrouver des copains. Peu de temps leur reste pour jouer dans le quartier ; le quartier n'est visiblement plus un lieu de socialisation pour les enfants. Leurs copains sont plutôt les compagnons de l'école, du club ou de la famille élargie, cousins, cousines. Les enfants, petits et grands, et le choix de leurs écoles, sont au cœur des préoccupations familiales.

Appartement cocon, dans l'air pur, dans la paix sociale ; piège de l'écologie et de la propriété ? Piège de la politique d'accès à la propriété que j'ai vue se mettre en place dans les années 70 ? Capture d'une classe moyenno-supérieure, pour qui le plaisir de l'espace public, du mélange, de la confusion des genres, ne serait plus possible ?

Ce qui est frappant à Sala Jdida, « projet de grosse masse », d'une autre couleur sociale, c'est le caractère fini, déjà urbain des premiers quartiers de la « première tranche » ; ça vit, ça bouge ; bien sûr, cela se passe beaucoup autour des écoles, et il y en a beaucoup ; là, ça irradie de partout et ça s'immisce dans les petites allées, le long des immeubles, bordés de petits jardinets, entretenus par des « habitants-paysagistes » : petits et gros canards en plâtre côtoient des pots de fleurs, aquariums, plantes étiquetées... Les enfants, même petits, y circulent seuls ; quelque chose de très confortable s'en dégage : une liberté de circulation, dans un milieu bienveillant ; c'est vrai que la lumière d'un soleil franc participe sans doute à ce sentiment de plénitude. Mais le dispositif lui-même prédispose à cela. De nombreux espaces ont été aménagés afin de permettre la circulation des corps et des yeux, en évitant les clôtures habituelles d'un mètre quatre-vingt autour des équipements publics, qui font écran et cloisonnent les espaces. Une des places les plus centrales, qui le sera de plus en plus au fur et à mesure du remplissage de la ville, car elle regroupe grande mosquée, supermarché et boutiques, donne en surélévation sur le terrain de sport du collège, et les gens viennent là passer du temps à regarder les élèves.

Cette place et tous les espaces interstitiels stratégiques commencent progressivement à être convoités par les vendeurs à la sauvette, dits aussi marchands ambulants, qui viennent de la campagne proche vendre légumes, poissons, persil, menthe, et qui rajoutent à l'animation déjà amorcée par les commerçants en boutique. L'on dit que les gestionnaires voient ces installations précieuses avec méfiance, signe sans doute pour eux de désordre potentiel dans un univers qu'on vient de créer et d'ordonner. Mais la vie et les besoins de survie sont sans doute plus forts.

Nous nous promenons un dimanche matin à Casa dans ce qui reste de la vieille médina ; nous longeons une rue, dont chaque côté est occupé par des vendeurs à la sauvette ; nous sommes à ce moment-là plus attentifs à ce qu'ils vendent qu'à ce qu'ils sont ; la population de badauds est très dense, et un malaise gagne notre ami qui est claustrophobe. Nous arrivons sur une grande voie, à contre-allée où sont installés de nombreux vendeurs à même le sol ; ils vendent de tout, surtout des petites bricoles, objets, vêtements usagés, souvent étalés sur un plastique d'un mètre sur un mètre environ. Nous décidons de prendre un thé et un *sfenj* sous un arbre, au bout de cette allée où sont installées quelques tables de café. A nos pieds, une dizaine de femmes assises, sur le bord du trottoir, sous l'arbre et, devant elles, leurs petites marchandises : elles sont plutôt âgées, habillées comme des paysannes, elles parlent entre elles, détendues, elles attendent. Une jeune femme s'arrête devant l'une,

examine une théière, elles discutent, tout cela pour dire qu'il leur arrive de vendre, malgré la précarité de leurs objets. Et puis tout d'un coup, voilà qu'elles se lèvent, emballent précipitamment leur petit ballot, le déposent sur le trottoir et, d'un coup et mine de rien, s'assoient dessus; la méthode semble expérimentée; d'autres autour ont l'air moins pressés, mais ils finissent par remballer leurs affaires à leur tour; la rumeur a couru et entraîné tout ce monde dans le mouvement; effectivement, quelques minutes après, une camionnette de police, banalisée, arrive, roule lentement, s'arrête à quelques mètres de nous, s'approche auprès d'un vendeur, une altercation s'en suit; mais nous ne voyons pas vraiment ce qui se passe.

Nous apprenons le lundi matin dans la presse l'assassinat d'un caïd de Salé, chargé de la médina, par un marchand ambulant, un poissonnier, « un dérangé mental ». Ce caïd s'était donné comme mission, avec l'arrivée du nouveau gouverneur *slaoui* à Salé au début de l'année, de remettre de l'ordre dans la médina, qui souffrait, selon ses dires, du mépris des touristes qui préféraient la belle et propre Rabat. Il s'était attelé à la tâche sur plusieurs fronts: le stationnement illégal, la construction illégale, le chaulage des maisons pour les fêtes et surtout la prolifération des marchands ambulants, qui gênaient beaucoup la circulation, l'écoulement des eaux... Toute cette campagne, nous dit-on, avait été diversement appréciée.

Et me revient en tête la discussion que nous avons eue à Casa, sur ces vendeurs « clandestins », à la sauvette, marchands ambulants, les termes ne manquent pas pour désigner un fait social très complexe: stratégies de survie? Je l'affirme, en tout cas pour celles que nous avons vues à Casa; exploitation par d'autres, qui liquident des marchandises souvent illicites, arrivant par bateau, avec la bénédiction de gros bonnets? Connivence ou rivalité avec d'autres commerçants qui ont pignon sur rue et qui paient des taxes? Quelle est la stratégie des pouvoirs publics? Laisser faire, répression, discussion, exemption? Tout cela varie suivant la conjoncture, la situation elle-même, le face-à-face; et les rapports sociaux, politiques dans tout cela? Comment arbitrer entre pauvres, très pauvres, et commerçants qui ont des droits puisqu'ils paient des taxes, dont celui d'exercer dans un milieu de concurrence loyale et claire? Comment arbitrer entre stratégies de survie honnêtes et malhonnêtes? Comment arbitrer entre ces stratégies et les exigences de citoyens, qui paient des impôts et veulent en contrepartie, un espace public accessible? Accessible à tous? Je me rendrai compte assez vite que beaucoup de professionnels de l'urbanisme partagent le postulat de base: les marchands ambulants encombrant l'espace public, « défigurent le paysage ». Où est la « mixité »?

Mais ce qui m'émouvra le plus dans l'espace public est la forte présence des femmes et surtout dans la vie économique ; beaucoup de femmes au souk el-Khemis qui vendent leurs produits, qui tiennent des gargottes ; beaucoup de femmes dans la jolie place de la médina de Salé, où, assises à même le sol, elles vendent des bricoles ; beaucoup de femmes dans les services urbains : agents de police, en uniforme, avec jupe longue, à mi-mollet, receveuses dans les bus, à joli costume rouge, avec rouge à lèvres assorti, serveuses à uniforme adapté aux lieux, hôtel chic, restaurant, cafétéria, MacDonald. On me parle d'une gardienne de nuit dans un quartier résidentiel de Salé, rencontrée par hasard un matin très tôt, son petit verre de thé à la main, installée sur une couverture. On me parle également d'une bouchère, d'une conductrice de train vue récemment à la télé, qui a voulu reprendre le métier qu'exerçait son père, tel père, telle fille.

Première scène d'un acte qui se répétera plusieurs fois : deux jeunes filles, très jeunes, couvertes, l'une d'une coiffe professionnelle, l'autre d'un simple foulard, les joues rosies, font cuire des galettes et des *rghaif*-s, sorte de crêpe, sur une plaque chauffante. Elle officient sur le devant d'un café dont leur étal dépend, en fait sur le trottoir, en plein centre de Rabat, sur une artère très passante ; elles portent une blouse blanche, très professionnelle. L'une d'entre elles est en train de servir un client, avec qui elle plaisante, semble le réprimander ; tout un échange que j'ai du mal à décrypter, au-delà de la familiarité, pour moi, toujours énigmatique que j'ai souvent rencontrée, entre jeunes femmes et jeunes hommes ; on a un problème de monnaie ; un type sur le pas de la porte de l'hôtel adjacent intervient – qu'y fait-il d'ailleurs, attente ou désœuvrement ? – la jeune fille finalement décide d'aller en chercher, à une centaine de mètres ; elle revient en courant, sa coiffe blanche, ses seins en avant, sa blouse blanche, un tablier par-dessus, imbibé d'huile, qui prend la lumière solaire, elle court, danse, manque de se heurter à un agent de police qu'elle évite par une longue contorsion du corps, où va-t-elle ? Ce que je retiendrai de cette scène, c'est l'exposition publique de ces jeunes filles ; j'ai l'impression, à ce moment-là, que quoiqu'elles fassent, qu'elles le veuillent ou non, qu'elles jouent le jeu ou non, elles sont marquées du sceau « filles publiques ».

Deuxième scène du même acte : des jeunes filles, toutes jeunes filles, qui tiennent boutique dans la *kissaria* de Salé jusqu'à peu réservée aux hommes, lieu noble du commerce et de l'artisanat, lieu public masculin par excellence. Elles vendent, cousent sur des machines. J'en observe une plus particulièrement, de la boutique d'en face, à six mètres à peine, où nous sommes en conversation avec un vieux *slaoui* que nous connaissons depuis longtemps.

Elle est là en surplomb, au-dessus du sol, elle est en train de vendre à une jeune paysanne, son bébé dans le dos, deux chemises de nuit à petits motifs, qui semblent très prisées, car elles inondent toutes les rues commerçantes populaires ; je découvre plus tard deux jeunes hommes au fond de la boutique, assis, par terre ; elle leur donne une bouteille d'eau, et, sa tâche de commerçante accomplie, les rejoint. Je me demande ce que pense ce vieux monsieur de ces changements de mœurs.

D'autres petites scènes de ce type se répéteront trop souvent pour ne pas y voir un changement profond en gestation, les besoins de survie housculant toutes les pudeurs ancestrales.

Les changements d'échelle spectaculaires que subit Rabat-Salé, les mouvements en cascade qui la traversent de façon accélérée depuis une trentaine d'années, ne sont inquiétants que dans ce qu'ils nous disent des transformations d'une société urbaine et de son espace public. Je résumerai ce que je peux seulement en pressentir par l'existence d'un tiraillement entre « tyrannies de l'intimité », tentations identitaires et pulsions de jouissance, pulsions de survie, qui risquent plus de diviser que de rassembler. Où sera l'élément tiers ? Mais cette question est peut-être trop ambitieuse au regard des éléments contenus dans ce texte ; je terminerai donc par une interrogation, bien sûr mêlée d'affect et de sensibilité, sur l'avenir de ce qui, qu'on le veuille ou non, unifie et caractérise encore cet ensemble urbain : son site extraordinaire, l'Océan, le Bou-Regreg et son embouchure, les deux villes historiques, la vallée de l'Oulja, menacés à la fois d'éclatement, d'affairisme, d'abandon et qui, pourtant, appellent toujours au plaisir partagé.

Paris, juin 1999.

MICHÈLE JOLÉ, sociologue, maître de conférence à l'Institut d'Urbanisme de Paris (Université Paris 12), a travaillé et écrit sur plusieurs villes du Maroc.